

Mémoires et journaux intimes féminins rédigés en français dans le premier quart du XIX^e siècle : aspects religieux et linguistiques

Éléna GRETCHANAÏA

Académie des sciences de Russie, Institut de littérature mondiale,
Département de littérature européenne et comparée

Mots clés : écrits intimes, religion, langue, mythologie personnelle

Les écrits autobiographiques des femmes russes rédigés en français apparaissent dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle sous forme de journaux de voyage, de journaux personnels et de mémoires, et appartiennent aux représentantes de l'aristocratie. Ces écrits, surtout les journaux, connaissent un développement croissant dans la première moitié du XIX^e siècle. Parmi différents aspects des écrits autobiographiques féminins de cette époque¹, ceux qui ont rapport avec la situation religieuse et linguistique spécifique de la Russie d'Alexandre I^{er} sont caractéristiques des processus culturels qui marquent son règne. Les textes autobiographiques présentent cette situation culturelle « vue de l'intérieur » : au niveau de la vie quotidienne de la noblesse russe. En même temps, les témoignages personnels forment un tableau collectif.

-
1. I. Savkina, « *Pišu sebja...* » : *Avtodokumental'nye ženskie teksty v russkoj literature pervoj poloviny XIX veka* (« *Je m'écris...* » : *textes autobiographiques des femmes russes et la littérature russe de la première moitié du XIX^e siècle*), Tampere, University of Tampere, 2001. E. Grečanaĵa et C. Viollet, « *Dnevnik v Rossii v konce XVIII-pervoj polovine XIX v. kak avtobiografičeskoe prostranstvo* » (« *Le journal intime en Russie à la fin du XVIII^e siècle et à la première moitié du XIX^e siècle comme espace autobiographique* »), *Izvestija AN (Messenger de l'Académie des sciences)*, serija literatury i jazyka, vol. 61, n^o 3, 2002, p. 18-36. C. Viollet, « *Diaristes francophones en Russie (XIX^e siècle) : une triple marginalité ?* », *Études féminines/gender studies en France et en Allemagne*, R. von Kulesa (éd.), Fribourg-en-Brisgau, 2004, p. 145-152 ; *idem*, « *Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIX^e siècle)* », L. Louvel et C. Rannoux (éd.), La Licorne, « *La Réticence* », Rennes, PUR, n^o 68, 2004, p. 389-396.

Parmi plusieurs écrits du premier quart du XIX^e siècle, restés inédits, et qui ont fait l'objet d'étude dans le cadre du Programme international de coopération scientifique, en collaboration avec Catherine Viollet², nous choisissons comme objet d'analyse, du point de vue des aspects religieux et linguistiques, les journaux intimes de Marija Bahmeteva (1805-1807), de la comtesse Marija Jur'evna Tolstaja (1818-1822) et de la princesse Elizaveta Aleksandrovna Šahovskaja (1820-1825), ainsi que les souvenirs de la comtesse Praskov'ja Nikolaevna Fredro (1823-années 1840), une note autobiographique d'Aleksandra Hvostova (1821 ou 1822) et les souvenirs de Madame de Krüdener (1823-1824).

Un espace religieux à soi

Les femmes contribuent à cette époque à la formation d'une atmosphère religieuse spécifique, caractérisée par la présence importante d'influences occidentales. On connaît le rôle de Madame de Krüdener³ et de Sof'ja Meščerskaja⁴ dans l'évolution spirituelle d'Alexandre I^{er}. La religiosité féminine est en partie adoptée par l'empereur russe. Or, cette religiosité se présente comme un ferment actif de la construction de soi et de la production de mythes. De pareilles tendances peuvent avoir lieu au sein même de la religion orthodoxe qu'il serait difficile de définir comme « une école d'individualisation » (si on reprend l'expression d'André Gide concernant le christianisme). Marija Bahmeteva, Marija Tolstaja et Elizaveta Šahovskaja, auteurs des journaux, sont orthodoxes. Elles mentionnent régulièrement les fêtes religieuses, les carêmes, assistent aux liturgies qu'elles nomment d'ailleurs « messes », et aux autres offices. En même temps, leur position face à l'Église et à la religion manifeste souvent des traits individuels.

Pour Marija Bahmeteva (vers 1788 - ?) la religion est en premier lieu un moyen de se rapprocher de son fiancé lors de leur séparation, de

-
2. Institut des textes et manuscrits modernes, Centre national de la recherche scientifique.
 3. F. Ley, *Alexandre I^{er} et sa Sainte Alliance (1811-1825)*, Paris, Fischbacher, 1975. E. Grečanaja, *Literaturnoje vzaimovosprijatie Rossii i Francii v religioznom kontekste epohi (1797-1825) (Interactions littéraires russo-françaises et le contexte religieux [1797-1825])*, Moscou, IMLI RAN, 2002.
 4. M. F. Maksimova, « Meščerskaja Sof'ja », *Russkije pisateli (Écrivains russes)*, Moscou, Bol'shaja rossijskaja enciklopedija, t. 4, 1999, p. 41-42.

créer un lien affectif supplémentaire entre elle et lui (son journal de jeune fille est adressé à son bien-aimé) :

J'ai passé la matinée à méditer, à rêver et à songer à toi, mais maman m'a appelée pour aller à l'église avec elle, j'y ai été, j'ai porté mes vœux fervents au Ciel pour votre conservation.⁵

Quand, après son mariage, Marija se sent en proie à son amour excessif, aux tourments causés par ce qu'elle perçoit comme l'indifférence de son mari, le discours religieux disparaît pratiquement de son journal. Elle n'est préoccupée que par la conduite de son mari envers elle, obsédée par l'idée qu'il a cessé de l'aimer. Elle a « l'enfer dans le cœur »⁶, donne un compte rendu détaillé de son état lamentable, et ses prières se transforment en un cri de désespoir :

Après le dîner je suis allée avec maman à l'église, j'y ai tant prié Dieu que maman même s'était étonnée, j'ai prié le Très-Haut de me rendre mon bonheur passé ou de finir mon existence.⁷

L'Église ne lui procure pas de réconfort, elle est parfois « forcée » d'assister aux offices divins ; la femme d'un prêtre, venue en visite, l'importune. Un certain éloignement de l'Église est lié en même temps à un renforcement des accents individuels, à une parfaite concentration sur son monde intérieur, dépourvu d'appui spirituel.

La tendance à individualiser le discours religieux, à le lier à une histoire personnelle est propre aux journaux de la comtesse Marija Tolstaja (née princesse Obolenskaja, 1802 - après 1847) et de la princesse Elizaveta Šahovskaja (née Muhanova, 1803-1836). Orpheline dès son enfance, Marija Tolstaja fait ses études à l'Institut Smolny où elle admire Fénelon et Bossuet, et excelle dans la rédaction de leurs biographies. Dans cet institut, aux heures de la prière, les principales confessions chrétiennes sont présentes : « Après les prières russes, une Allemande la fait en allemand, et une catholique en français. Ensuite la Russe lit un évangile. »⁸ La lecture des livres en français, anglais, italien et allemand constitue une des principales occupations de la princesse après sa sortie de l'institut, d'autant plus qu'elle se sent

5. Archives russes d'Actes anciens (RGADA), fonds 1256, inventaire 1, n° 1153, f. 17.

6. *Ibid.*, f. 66.

7. *Ibid.*, f. 67.

8. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 106.

souvent seule et privée de toute liberté : la lecture lui permet de s'abandonner aux voyages imaginaires. Elle se plaint de la tyrannie de sa tante qui est sa protectrice, entre souvent en conflit avec elle, et une certaine indépendance également vis-à-vis de ses devoirs religieux perce parfois dans son journal : il lui arrive de manquer « la messe » ou de trouver un office très long. Dans son discours religieux les réflexions sur l'amour-propre, considéré comme mobile principal des actions humaines, tiennent une place considérable. Ouverte à la culture européenne, grande admiratrice des romans de Walter Scott, Marija insiste sur son image d'« orpheline sensible » qui se trouve « parmi les étrangers »⁹, en manifestant ainsi la tendance à créer un moi à part, romanesque. La religion fait partie de son paysage intérieur, sentimental pour l'essentiel, et « une fervente prière à Dieu » lui permet de mieux saisir et de rétablir sa personnalité, de se sentir « meilleure » et « plus heureuse »¹⁰.

Le discours religieux fréquent et parfois prédominant dans les journaux d'Elizaveta Šahovskaja contribue encore plus à forger un espace tout personnel. De nombreuses invocations à Dieu sont intimement liées à son bien-aimé, le prince Valentin Šahovskoj à qui, comme c'est aussi le cas de Marija Bahmeteva, sont adressés plusieurs de ses journaux de jeune fille :

Hier en me couchant, j'ai prié Dieu pour toi, comme je le fais tous les matins et soirs, je l'ai conjuré de veiller sur toi, de t'accorder un bonheur parfait. Ah ! je l'ai aussi prié que Valentin m'aime, qu'il ne m'oublie pas [...].¹¹

Je te rends grâce, oh mon Dieu, pour ces jouissances que tu m'accordes, la certitude d'être aimée est la plus grande des félicités. Valentin et moi, nous nous plaignons souvent quand nous sommes ensemble que nous ne pouvons l'être constamment. Mon Dieu, que ces plaintes ne nous fassent pas mériter la privation de notre bonheur, de grâce ne faites attention qu'à notre reconnaissance.¹²

9. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 135, f. 30.

10. *Ibid.*, n° 134, f. 94.

11. Département des manuscrits de la Bibliothèque d'État russe (OR RGB), fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 9.

12. *Ibid.*, n° 3, f. 1.

Cette sorte de « conversation » directe avec Dieu s'établit apparemment par suite de l'initiation au mysticisme européen, favorisé dans la deuxième moitié du règne d'Alexandre I^{er}.

Jeune fille, Elizaveta Šahovskaja lit en 1822, *La connaissance de soi-même* de John Mason (1783), ouvrage piétiste célèbre, devenu une sorte de bible maçonnique, et elle essaie de mettre sa lecture en pratique, de régler sa conduite sur les préceptes contenus dans ce livre :

Depuis huit jusqu'à dix [sic] j'ai lu *La connaissance de soi-même* par Mason en anglais – Après avoir pris de bonnes résolutions pour la journée, je priai Dieu qu'il m'aide à les mettre en œuvre.¹³

Dans son journal de 1824, elle mentionne, parmi les livres lus, des ouvrages catholiques : les œuvres de Saint François de Sales, de Fénelon, *Le combat spirituel* de Laurent Scrupoli (XVI^e siècle), traduit en français¹⁴, *L'Évangile médité*¹⁵. Après son mariage, elle lit avec son mari chaque matin *De l'imitation de Jésus-Christ*.

En 1825, Valentin s'apprête à devenir franc-maçon. Sa femme relate dans son journal que son beau-frère, Aleksandr Murav'ev¹⁶ :

l'engage à être Maçon, son éloquence est si persuasive qu'il a vite décidé mon époux, qui m'a parlé si je ne suis pas contre la maçonnerie – après avoir réfléchi sur la réponse que j'avais à faire je lui ai dit que j'en ai peu de connaissance, mais à juger d'après son institution primitive, elle a été basée sur des principes très distingués – qu'elle me paraît d'un grand secours pour ceux qui veulent s'occuper avec ardeur et suite de tout ce qui peut nous conduire à la perfection – mais qu'on en a fait tant d'abus malhonnêtes, qu'on a peine à trouver un véritable ma-

13. *Ibid.*, n° 2, f. 54v.

14. Elle pouvait lire une édition récente : *Le combat spirituel*, par le R.P.D. Laurent Scrupoli, suivi d'un *Traité de la paix de l'âme*, par le même auteur, traduction nouvelle par ***, augmentée de prières tirées des *Paraphrases de Massillon*, et d'un morceau inédit du P. Bourdaloue, Paris, Librairie grecque-latine-allemande, 1820.

15. *L'Évangile médité et distribué pour tous les jours de l'année*, l'œuvre du jésuite Bonaventure Giraudeau, parachevée et publiée par l'abbé Arnaud Duquesne en 1773-1774 et qui eut de nombreuses rééditions.

16. Aleksandr Murav'ev était franc-maçon depuis 1814, et membre de la loge des « Trois vertus » à Saint-Petersbourg.

çon – que je redoute pour lui qu'il ne devienne sectaire d'une secte belle au fond mais à cette heure-ci mal entendue.¹⁷

Elizaveta redoute que cette organisation n'éloigne son mari de sa famille, elle veut protéger leur espace spirituel intime et commun, surtout parce que les francs-maçons excluent les femmes de leur société :

Ah ! mon Valentin serais-tu sous une influence, qui ne m'influencerait pas, que c'est impossible – et mon enfant y sera-t-il étranger – oh ! non ; tu es notre ami, notre guide, cher Valentin – [...] Puisse-tu, mon bien cher mari, ne point changer à mon égard, puisse-tu ne pas aimer moins tendrement ta femme, parce qu'on méprise tant notre sexe, qu'on l'exclut de cette société ! qu'on ne lui permet plus même de vouloir savoir ce que c'est [...].¹⁸

Le prêtre, confesseur de Valentin, recommandé par Murav'ev, cause des soucis à Elizaveta. En même temps, elle porte un intérêt certain pour les livres maçonniques. Si le livre de Mason lui servait de guide, dans son journal de 1825, tenu après son mariage, elle mentionne le titre russe d'un livre, *Istina religii* (*La vérité de la religion*), qu'elle lit, et qui est bien une œuvre maçonnique. Cet ouvrage de Gotthard Friedrich Stender, un franc-maçon allemand, fut publié en traduction russe en 1785, dans la typographie du célèbre franc-maçon Nikolaj Novikov, par un autre franc-maçon connu Ivan Lopuhin (cette traduction parut aussi en 1820). Dans ce même journal de 1825, Elizaveta transcrit un passage des *Commentaires d'Hiéroclès, sur les Vers dorés de Pythagore*, et Pythagore était pour les francs-maçons une des figures de proue¹⁹ :

17. Archives d'État de la Fédération russe (GARF), fonds 1738, inventaire 1, n° 8, f. 3v-4.

18. *Ibid.*, f. 20.

19. A. N. Pypin, *Masonstvo v Rossii : XVIII i pervaja četvert' XIX v.* (*La franc-maçonnerie en Russie : premier quart du XIX^e siècle*), Moscou, Vek, 1997. V. Saxarov (éd.), « Masonstvo, literatura i ezoteričeskaja tradicija » (« La franc-maçonnerie, la littérature et la tradition ésotérique »), *Masonstvo i russkaja literatura* (*La franc-maçonnerie et la littérature russe*), Moscou, 2000, p. 3-29.

*Les Commentaires d'Héraclès [sic] sur les Vers dorés de Pythagore*²⁰.

Et quand après avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'air le plus pur. Tu seras un Dieu immortel, incorruptible et que la mort ne dominera plus.

Voilà la fin glorieuse de tous nos travaux ; voilà comme dit Platon, le grand combat, et la grande espérance qui nous est proposée ; voilà le fruit très parfait de la véritable Philosophie. C'est là l'œuvre le plus grand et le plus excellent de l'art de l'amour, de cet art mystique, d'élever et d'établir dans la possession des véritables biens, de délivrer des travaux d'ici-bas, comme du cachot obscur de la vie terrestre, d'attirer à la lumière céleste et de placer dans les îles des bienheureux ceux qui ont marché par les voies que nous venons de leur enseigner. C'est à ceux-là qu'est réservé le prix inestimable de déification. Car il n'est permis de parvenir au rang des Dieux, qu'à celui qui a acquis pour l'âme la vérité et la vertu ; et pour son char spirituel, la pureté.²¹

En transcrivant ce passage avec quelques modifications (« la fin glorieuse » au lieu de « la fin très glorieuse » ; « le fruit [...] de la véritable Philosophie » au lieu de « le fruit [...] de la Philosophie », l'auteur du journal se l'approprie, l'intègre dans son espace spirituel et le fait interprète de ses propres aspirations qui s'avèrent être non moins que « de parvenir au rang des Dieux ». La connaissance et l'invention de soi vont de pair dans le journal de la princesse Šahovskaja, influencée par ces lectures et son entourage.

Mis à part son beau-frère, le propre frère d'Elizaveta, Petr Muhanov, impliqué dans le complot des Décembristes, était lui aussi franc-maçon. Mais Valentin n'a pas eu le temps de le devenir. La révolte des Décembristes aggrava le danger que représentait le fait d'appartenir aux sociétés secrètes, et par ailleurs Aleksandr Murav'ev qui devait introduire Valentin dans une loge, fut arrêté après cette révolte et exilé.

20. Dans cette entrée Elizaveta put transcrire les vers de Pythagore et le commentaire d'Héroclès d'après le livre : *Bibliothèque des anciens philosophes, contenant les Commentaires d'Héroclès, sur les Vers dorés de Pythagore ; rétablis sur les Manuscrits et traduits en Français avec des remarques*. Par M. Dacier, garde des Livres du cabinet du Roi, t. II, Paris, chez Saillant et Nyon, Pissot et Desaint, 1771, p. 247-248.

21. GARF, fonds 1738, inventaire 1, n° 8, f. 6v (souligné par Elizaveta Šahovskaja).

La « privatisation » de l'espace religieux et l'adoption dans les écrits intimes d'une position spirituelle spécifique, sensibilisée aux principales tendances culturelles européennes, tant dans le domaine de la religion que dans celui de la littérature, contribue à l'intériorisation du discours autobiographique, à une remise en valeur du moi et à l'apparition de la mythologie personnelle.

Vers un moi mythique

La création de son propre espace religieux peut s'accompagner, surtout dans le cas de l'adoption de modèles culturels européens, par la tendance à se représenter, sur le fond de cet espace qui sert à donner plus de relief à sa personnalité, comme figure aux traits mythiques.

La comtesse Praskov'ja Fredro (née comtesse Golovina, 1790-1869 ; elle était fille de Varvara Golovina, auteur elle aussi de *Souvenirs*), convertie au catholicisme en 1814, entreprend la rédaction de ses souvenirs en 1823, pour les poursuivre ensuite dans les années 1840. Elle insiste sur le fait que son approche du catholicisme, dans son enfance, lors de son séjour à Paris en 1802-1804, s'effectua à travers le spectacle des représentants de l'Ancien Régime, des « anges » qui sont restés fidèles à leur foi. La fascination de la grandeur morale est maintenue par la lecture des livres catholiques. Praskov'ja cultive son image de martyre, prédestinée aux souffrances. Elle est seule au sein de sa famille, « jamais son cœur ne s'ouvrit »²², et c'est dans la profession de la religion catholique qui demandait à l'époque beaucoup de force morale qu'elle trouve une occupation à la hauteur de ses aspirations :

Les livres catholiques me charmaient. Naturellement orgueilleuse, j'avais l'âme tendre et hautaine à la fois. J'aimais avec passion et fierté. Je trouvais dans le catholicisme cette grandeur qui me charmait : je l'y trouvais épurée. Là seulement vibrait la réponse à tous mes sentiments ; là surgissait la démonstration pour toutes mes incertitudes. [...] le Ciel me destinait à une longue vie de douleur, et Il me préparait à les supporter.²³

22. Praskov'ja Fredro, *Mes souvenirs*, GARF, fonds 695, inventaire 1, n 185, f. 23v (souligné par Praskov'ja Fredro).

23. *Ibid.*, ff. 26v, 34.

Praskov'ja se marie avec un Polonais dans l'unique but de pouvoir pratiquer sa religion. L'empereur Alexandre I^{er} (qui entretient des relations amicales avec sa famille) participe à la constitution et la protection de cette position particulière, à la limite de la marginalité, qui devient celle de la jeune Praskov'ja. Désapprouvant sa conversion conformément à son devoir du chef de l'Église orthodoxe, Alexandre manifeste en même temps la volonté d'en garder le secret et favorise ainsi l'union de la religion et du mystère :

Au sujet de la religion l'Empereur me fit une longue morale ; me dit qu'il désapprouvait extrêmement le parti que j'avais embrassé ; qu'il était fâcheux qu'une personne *comme moi* se fût jetée dans une autre religion que celle de ses pères, ainsi de suite ; mais que le mal était fait, il n'y avait plus à y revenir, qu'il n'en resterait pas moins mon ami et qu'il m'aiderait à cacher à mon père ce secret qu'il devait toujours ignorer.²⁴

La comtesse Fredro espère voir l'empereur partager les aspirations catholiques et prendre la tête du mouvement pour la réunion des Églises, mais doit constater qu'il ne fit que répandre « une tendance puérule » d'« aimer Dieu parce qu'Il était en faveur à la cour »²⁵ et qu'il se laissa guider par les mystiques d'origine protestante. Praskov'ja qui, après l'exil des jésuites en 1815, prend la liberté de « boudier » Alexandre (selon l'expression de ce dernier)²⁶, représente sa vie ultérieure (elle a dû s'expatrier et s'installer en France) comme une série d'épreuves survenues par suite de sa fidélité au catholicisme.

L'élaboration de la mythologie personnelle est encore plus évidente dans le cas de l'expérience qui se veut mystique. Aleksandra Hvosstova (née Heraskova, 1768-1853), une femme écrivain rédige en 1821 ou 1822 une note autobiographique intitulée *L'Éducation particulière*, qu'elle envoie à la baronne de Krüdener et à sa fille. Madame de Krüdener (1764-1824) prêche à cette époque à Saint-Petersbourg, soutenue toujours par sa fille, et conservant l'espoir de redevenir guide spirituel d'Alexandre I^{er}. Le tsar, selon les projets de la baronne, devait prendre la tête de la nouvelle église chrétienne, libérée des barrières confessionnelles. Mais il ne pouvait le faire sans « cette femme

24. *Ibid.*, n° 187, f. 35 (souligné par Praskov'ja Fredro).

25. *Ibid.*, n° 185, f. 67.

26. *Ibid.*, f. 94v.

habituee à vivre aux pieds du Christ »²⁷, comme lui écrivait Madame de Krüdener, qui s'attribuait évidemment un rôle crucial dans la régénération de l'humanité. Sa religion, luthérienne d'origine, était fortement marquée par l'influence du mysticisme et notamment du piétisme.

Ces composantes deviennent aussi des repères pour Aleksandra Hvastova, restée d'ailleurs au sein de l'Église orthodoxe. Dans sa note autobiographique, elle retrace sa vie du point de vue de son évolution spirituelle, une sorte de réveil piétiste. « L'ennui dévorant consumait mon cœur »²⁸, écrit-elle à propos de sa jeunesse. C'est Madame Guyon qui « avait réveillé une nouvelle âme dans la *sienna* », la lecture de sa *Vie* fut « un coup de foudre » : « Quoique tout me semblait (*sic*) fanatique, extraordinaire, je dirai presque ridicule dans ce livre, néanmoins je ne pouvais m'en détacher. » Elle finit par s'approprier le Dieu de Madame Guyon qui devint « *son* Dieu » et se croit en droit d'enseigner des vérités religieuses, « des mystères très importants ». Aleksandra Hvastova les exposa dans ses deux ouvrages rédigés en russe²⁹. Le premier est adressé au célèbre maçon Aleksandr Labzin et à sa femme. Elle y raconte notamment que, lorsqu'elle lisait le *Combat spirituel*, « un chœur d'anges joyeux vola vers elle »³⁰. Dans *L'Éducation particulière* l'auteur met son existence extraordinaire en parallèle avec celle des élus :

Oui, il y a des Élus, et dans cette foule immense d'appelés, il y a des êtres *privilegiés*, mais que sont ces Élus du Seigneur sinon ceux que dans Sa sainte prescience il *voit arriver* au but immanquablement.³¹

27. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824. Romantisme et Sainte Alliance*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1994, p. 296.

28. Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale russe, fonds 398, carton 2, sans numéro, sans pagination.

29. *Pis'ma hristianki, toskujušcej po gornem svoëm otečestve, k dvum druž'jam eë, mužu i žene* (Lettres d'une chrétienne qui languit après sa patrie céleste adressées à ses deux amis, époux et épouse), Saint-Pétersbourg, v Morskoj tipografii, 1815 ; *Sovety duše moej, tvorenie hristianki, toskujušcej po gornem svoëm otečestve* (Les conseils à mon âme, œuvre d'une chrétienne qui languit après sa patrie céleste), Saint-Pétersbourg, v Morskoj tipografii, 1816.

30. *Pis'ma hristianki...*, *op. cit.*, p. 176.

31. Souligné par Aleksandra Hvastova.

On trouve une représentation analogue de sa propre existence dans les *Souvenirs* de Madame de Krüdener, rédigés vers la fin de sa vie, peut-être en partie sous l'influence du texte de Hvastova. Madame de Krüdener est devenue de son vivant une figure emblématique du règne d'Alexandre I^{er}. Consciente de ce fait, elle continue dans ses *Souvenirs* à cultiver son moi légendaire : héritière des chevaliers teutooniques et des Templiers, elle est prédestinée à remporter des victoires spirituelles. Elle rassemble les fidèles sous la bannière du tsar Alexandre qui fait son entrée à Paris après la victoire remportée sur l'armée de l'« Antéchrist », c'est-à-dire Napoléon :

[...] je vis l'homme des grandes destinées entrer avec cette haute bannière, cette croix sous laquelle mes heureux regards virent se ranger des Rois et des peuples.³²

Dans la première version des *Souvenirs*, Madame de Krüdener est encore plus explicite en ce qui concerne son image sublimée. Elle propose la description de sa vie comme un modèle et un moyen de salut :

Peut-être en entendant les simples accents de la vérité le lecteur croira-t-il comme le pâtre des Alpes qu'ils venaient à lui d'une patrie qui le réclame, peut-être que ravi par de célestes émotions il étendra vers le Ciel ainsi que je l'ai fait des bras appesantis par le joug de la terre, peut-être qu'ayant perdu dans la nuit des doutes et dans les tourments des passions toute lumière, il verra marcher devant lui une femme qui ayant jeté loin d'elle tout ce que les hommes envient et désirent, lui tracera une route magnifique où toute les sources qui désaltèrent s'ouvriraient pour lui [...]³³

Madame de Krüdener se concevait apparemment ainsi, marchant devant l'empereur pour lui indiquer le droit chemin. Un contemporain sentit bien le lien qui existait entre cette « religion du cœur » et le culte de son moi : « Il [l'empereur] a fini par trouver dans la doctrine de Madame de Krüdener une religion selon son cœur et son amour-propre [...]. »³⁴ Le rôle de la baronne qui fit croire Alexandre à sa « mission surnaturelle » est encore une fois attesté par la comtesse

32. GARF, fonds 967, inventaire 1, n° 1, f. 15.

33. Je remercie vivement Francis Ley qui m'a communiqué ce texte, déposé aux Archives de la ville de Genève.

34. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824...*, op. cit., p. 398.

Fredro qui décrit ainsi dans ses souvenirs le parcours spirituel de l'empereur :

En rendant justice à la douceur naturelle de l'Empereur il faut convenir qu'il y avait une étrange inconséquence dans ses idées. Tant qu'il fut très jeune il participa de l'impiété ou du moins de l'indifférence de cette époque ; mais son âme n'avait point été créée pour l'égoïsme et l'ironie des athées : elle cherchait une croyance, et lorsqu'il rencontra Madame de Krüdener il crut l'avoir trouvée. Il s'y attacha avec cette même passion qu'il avait pour la liberté des peuples, l'exaltation religieuse se confondit avec l'exaltation politique ; il se crut appelé à protéger, à délivrer une masse d'hommes dont les Russes n'étaient qu'une petite portion. Il éveilla des espérances folles, devint l'idéal des novateurs, courut le monde, sema l'or de son empire pour des utopies ; s'associa au mysticisme libéral allemand, au libéralisme hellénique du comte Capo d'Istria, voulut affranchir la Russie de l'esclavage ; puis tout à coup s'effraya des progrès de cet esprit d'insurrection qu'il avait fait éclater ; confondit, dans sa terreur, la cause des Grecs avec l'extravagances des sociétés secrètes ; conçut, dans le cabinet de sa prophétesse, le projet de la Sainte Alliance (garantie mutuelle des Princes contre les propagateurs des idées nouvelles), négligea le soin de son pays pour dominer dans les congrès ; et se mit à prêcher, avec toute la ferveur d'une mission surnaturelle, un catéchisme entièrement opposé aux promesses qu'il avait faites.³⁵

La construction d'un moi légendaire favorisait en même temps la formation de l'image religieuse de la Russie, composante essentielle du nouveau mythe russe. Et Madame de Krüdener, par sa propre image, et en insistant dans ces écrits adressés à Alexandre Ier, mais aussi dans son ouvrage *Le Camp de Vertus*, publié en 1815, sur l'élection du peuple russe (« c'était un misérable néant mais le Seigneur habitait avec lui »³⁶), contribua à l'affermissement de ce mythe de même que les ferventes catholiques russes, établies à l'étranger, telles la princesse Zinaïda Volkonskaja, la comtesse Fredro ou Sof'ja Svečina. La mythologie personnelle alimente la mythologie collective.

35. GARF, fonds 695, inventaire 1, n° 185, ff. 94v-95.

36. F. Ley, *Madame de Krüdener. 1764-1824...*, op. cit., p. 390.

« Elle savait mal le russe [...] » ?

Dans le premier tiers du XIX^e siècle se poursuit la formation de la langue littéraire russe qui atteint son point culminant dans l'œuvre d'Aleksandr Puškin. Cette période est marquée par « les contradictions stylistiques »³⁷, dues aux différentes positions face à l'influence européenne, en premier lieu française. Le rôle des femmes dans cette situation langagière est particulièrement important puisque « le goût de la femme mondaine » fut, depuis la réforme du russe par Nikolaj Karamzin, un des critères de la langue correcte, tant écrite que parlée³⁸. Or, les journaux intimes féminins mettent en question l'image de la femme russe de l'époque qui « savait mal le russe » et « s'exprimait avec peine en sa langue maternelle »³⁹, ainsi qu'elle est représentée dans le poème de Puškin *Evgenij Onegin* (chapitre 3, strophe XXVI). Si le français reste la langue principale des textes autobiographiques des femmes russes nobles⁴⁰, le premier quart du XIX^e siècle voit aussi l'apparition, autour des années 1820, des journaux intimes qui peuvent être qualifiés de bilingues, où des passages en russe tiennent une place considérable. Le russe, d'ailleurs, a toujours été présent dans les journaux féminins tenus en français mais d'une manière réduite, dans le cas surtout de la transcription des noms propres, des toponymes ou des notions ayant trait à la religion orthodoxe.

Ce procédé est utilisé dans le journal de Marija Bahmeteva qui écrit en russe les noms propres, surtout quand ils se composent du prénom et du patronyme (« Дмитрий Моисеевич », « Dmitrij Moiseevič »), mais aussi les titres des spectacles russes (« Князь-невидимка », « Le prince invisible »). Si le mot russe *botvin'ja* (« soupe à la betterave ») apparaît dans son journal transcrit en caractères latins (« botvinia »), sa bonne connaissance du russe est attestée par le fait qu'elle lit et

37. V. Vinogradov, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka xvii-xix vekov* (Essais sur la langue littéraire russe du XVII^e-XIX^e siècle), Moscou, Vysšaja škola, 1982, p. 208-249.

38. V. Vinogradov, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov*, op. cit., p. 194.

39. « Она по-русски плохо знала // [...] И выражалась с трудом//На языке своем родном. »

40. C. Viollet, « Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIX^e siècle) », art. cité, p. 146-148.

traduit du russe en italien les extraits du livre d'Aleksandra Hvostova *La cheminée et le ruisseau (Kamin i ručejek)*.

Le journal bilingue le plus connu de cette époque appartient à Anna Kern qui le tient en 1820⁴¹. Représentante de la petite noblesse de province, Anna Kern maîtrise bien le russe qui lui est aussi familier que le français ; sa langue porte l'empreinte évidente de la langue des sentimentalistes russes. L'auteur traduit avec aisance des passages des œuvres de Madame de Staël et parle de ses propres sentiments en ayant recours à un russe livresque.

Un cas en partie différent est représenté par les journaux d'Elizaveta Šahovskaja et de Marija Tolstaja. C'est le français qui est apparemment la langue la plus familière pour elles. Le russe apparaît donc dans leurs textes comme un choix volontaire qui devient objet de réflexions.

Elizaveta Šahovskaja qui vit, comme l'héroïne de Puškin, Tat'jana, la plupart du temps à la campagne, connaît les œuvres de Vasilij Žukovskij, d'Aleksandr Puškin, mais aussi d'Aleksandr Bestužev, défenseur, dans les revues de son temps, de la langue russe avec lequel elle a l'occasion de parler en mars 1823 :

Бестужев [Bestužev] qui est parti aujourd'hui, a dîné chez nous, il est rempli d'esprit ; nous avons beaucoup causé sur la littérature russe, qu'il connaît à fond ; il est si rare de trouver un jeune homme qui s'occupe réellement de sa langue paternelle.⁴²

Elizaveta exprime le souhait de maîtriser sa langue natale, se prescrit la lecture quotidienne de l'Évangile en russe et en esclavon :

[...] я всегда начинаю свой день читая некоторое время книгу, которая может способствовать мне к познанию самого себя; возвратясь из той деревни, я назначила читать каждый день пять глав из Евангелии; для того что во время нашей бытности здесь я непременно хочу прочесть весь новый Завет один раз по русски, а другой по славянски; я

41. A. Kern (Markova-Vinogradskaja), *Vospominanija. Dnevnik. Perepiska (Souvenirs. Journaux intimes. Correspondance)*, Moscou, Hudlit, 1974. L'autre journal bilingue publié, d'Anna Olenina, est d'une époque plus tardive (1828-1829).

42. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 3, f. 19.

люблю свой отечественный язык и желаю утвердиться в нем ;
и мне приятно читать Евангелие на своем языке.⁴³

Le désir de « maîtriser fermement » le russe (littéralement : « s'affermir » dans cette langue) est lié évidemment à un certain affermissement de soi, capable d'adopter, avec une autre langue, une autre optique. Elizaveta Šahovskaja laisse les formules françaises, coulantes et faciles, pour un autre mode d'expression, plus difficile pour elle, mais plus « direct » et « authentique » qui permet une plus grande individualisation. Elle passe souvent au russe dans les moments « décisifs » de l'épanchement émotionnel, de la mise en scène de soi et de sa lutte intérieure :

Mais je me laisse guider par mon imagination. И я все придумала для будущего счастья, а ничего для того, что мне делать и как поступать, когда ты возвратишься. Ты не согласишься, как трудно быть или лучше сказать казаться чужой для такого человека, которого любишь более всех. Reviens mon ami, et pense à ce que nous devons faire [...].⁴⁴

Elle sait aussi exprimer en russe son sentiment d'amour, contrairement à l'assertion de Puškin (dans le passage déjà cité d'*Evgenij Onegin*) selon laquelle « les dames n'ont pas encore exprimé leur amour en russe » (« Дoныне дамская любовь // Не изъяснялася по-русски ») :

Je t'attends, mon ami, viendras-tu ? Je suis très disposée à te faire part de mes sentiments. Я право не знаю, от чего я чувствую такое особенное и неизъяснимое чувство. Я всегда его люблю, а сегодня мне мало его любить, мне нужно ему изъяснить, как много я его люблю. En dépit des convenances

43. *Ibid.*, n° 2, f. 132v. Traduction : « [...] je commence toujours ma journée en lisant quelque temps un livre qui peut m'aider à me connaître moi-même ; en rentrant de la campagne je me suis prescrite de lire chaque jour cinq chapitres de l'Évangile ; parce que durant notre séjour ici je veux absolument lire le nouveau Testament en entier, une fois en russe et une fois en esclavon ; j'aime ma langue maternelle et je veux la maîtriser fermement ; et j'ai du plaisir à lire l'Évangile dans ma langue. »

44. *Ibid.*, f. 20. Traduction du passage russe : « Et j'ai pensé à tout ce qui a rapport au bonheur futur, mais je ne sais que faire et comment me conduire à ton retour. Tu ne croiras pas combien il est difficile d'être, ou plutôt de paraître étrangère pour celui que l'on aime le plus. »

qui ne mettent que des entraves aux jouissances réelles, je lui dirai que je l'adore.⁴⁵

Le russe est choisi pour donner de la gravité à son discours amoureux qui acquiert grâce à cela des accents spécifiques, fermes et fiers :

Нет, я до тех пор не отвергну надежду, как ты мне сам скажешь, что ты меня более не любишь, что « я тебе чужая », но, друг мой, я надеюсь, что ты не переменялся – С тех пор как мы знаем друг друга, мы не переставали любить, иногда теряли один другого из виду, или лучше сказать были отвлекаемы, теми людьми, которым приятно разлучать [...]. Вот уже две недели прошло, а я тебе не писала ни слова, милой друг, я не буду делать извинений, я привыкла к искренности, и скажу тебе всю истину моего молчания ; я старалась все сие время не забыть тебя, но менее о тебе думать [...].⁴⁶

Marija Tolstaja choisit le russe quand elle veut restituer son monde à elle, se distancier de la société mondaine, y compris par l'« écran » de la langue populaire, mettre en relief sa propre personnalité :

Il pleut à verse ; il fait humide ; j'ai dîné avec madame Pitt [lectrice de l'impératrice Elizaveta Alekseevna] qui avait son fils, et un autre jeune homme anglais, un cousin de son fils, et puis donc Constance. Все англичаны, а не руския – у них все свой разговор, про Лондон, англичан, для меня они все чужие, а их знакомые для меня не интересны. О! как сердце мое желает быть с своими. [...] Чай нада итти мне опять к madame Pitt, нада быть веселой, а то скажут, что за прескучная княжна Оболенская ; а сердце что то не лежит к

45. *Ibid.*, n° 3, f. 1v. Traduction du passage russe : « Je ne sais vraiment pas pourquoi j'éprouve un sentiment si spécial et indicible. Je l'aime toujours, et aujourd'hui il ne me suffit pas de l'aimer, je dois encore lui dire combien je l'aime. »

46. *Ibid.*, n° 2, ff. 12, 12v. « Non, je ne cesserai pas d'espérer tant que tu ne m'auras pas dit que tu ne m'aimes plus, que "je te suis étrangère", mais mon ami, j'espère que tu n'as pas changé – Depuis que nous nous connaissons, nous n'avons pas cessé de nous aimer, parfois nous nous perdions l'un l'autre de vue, ou plutôt, nous étions distraits par ceux qui aiment séparer [...]. Deux semaines ont passé, et je ne t'ai pas écrit un seul mot, cher ami, je ne vais pas te faire d'excuses, je suis habituée à la sincérité, et je vais te dire toute la vérité sur mon silence ; durant tout ce temps j'ai essayé de ne pas t'oublier mais de penser moins à toi [...]. »

радости. [...] Я рада хоть с тобой на природном языке поговорить [...].⁴⁷

Le français cède la place au russe lors de la prise de conscience d'une expérience individuelle ; pour Marija Tolstaja, c'est son état d'orpheline qui détermine sa vision du monde et ses rapports avec son entourage :

Je me suis assise sur un canapé toute seule, songeant, combien il était terrible d'être orpheline, когда некому заступиться [« quand il n'y a personne pour vous défendre »], il faut souffrir. Je ne suis pas bien depuis trois ou quatre jours, je ne sais ce que j'ai, mais j'ai un malaise, je suis pâle, pâle comme la mort, et mon mal de poitrine se fait sentir par ci, par là – скучно, скучно, Варинька ! Ну чтой то, ей Богу, вечно под властью тридцати нянек быть [...]. [« que c'est triste, triste, Varin'ka, d'être éternellement, comme un enfant, gouverné par trente bonnes [...]. »]⁴⁸

Le russe des diaristes inclut parfois des gallicismes, inévitables à cette époque : « я всегда его люблю » (« je l'aime toujours »), « мы [...] были отвлекаемы » (« nous étions distraits »), « я не имею ничего нового сказать тебе » (« je n'ai rien de neuf à te dire »)⁴⁹, écrit Elizaveta Šahovskaja ; « буду [...] говорить их древний шотландский язык » (« je vais parler leur ancienne langue écossaise »), écrit Marija Tolstaja à propos de sa lecture d'un roman de Walter Scott.

Mais leur russe est surtout proche de la langue du peuple avec ses tournures et ses expressions idiomatiques, de cette langue dont se distanciaient Karamzin et ses adeptes, notamment Anna Kern : « Так иной раз так скучно, что хоть плакать » (« C'est si triste parfois, triste à pleurer ») ; « сердце что то не лежит к радости » (« mon cœur n'est pas disposé à la joie ») ; « Я тебе надоела, не знаю как

47. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 73. Traduction du passage russe : « Tous sont Anglais et non pas Russes – ils ont leur conversation à eux, ils parlent de Londres, des Anglais, ils sont tous des étrangers pour moi, et leur entourage ne m'intéresse pas. Oh, combien mon cœur veut être avec les siens. [...] Il faut peut-être de nouveau aller chez madame Pitt, il faut être joyeuse, sinon on dira : que la princesse Obolenskaja est ennuyeuse ; mais mon cœur n'est pas disposé à la joie, je ne sais pourquoi. [...] Je me réjouis de parler ma langue maternelle au moins avec toi [...]. »

48. *Ibid.*, ff. 37, 81v. Le journal de Marija Tolstaja est adressé à sa cousine.

49. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 12.

тебя оставить, хоть я из пуста в порожнее переливаю » (« Tu en as assez de moi, mais je ne sais comment te laisser, quoique je ne fasse que rabâcher »)⁵⁰ ; « когда хожу, не разбираю дороги » (« quand je marche, je ne vois pas le chemin »)⁵¹. Ces tournures alternent et s'amalgament parfois avec le français : « combien il était terrible d'être orpheline, когда некому заступиться », « Валентина так и подмывает танцевать (« Valentin est tout tenté de danser »), et en même temps il craint l'impression que j'en aurai »⁵², « pour noter notre жите-бытие » (« notre existence »)⁵³.

Une parfaite maîtrise du français tel qu'il était formé par la culture salonnaire et la littérature du XVIII^e siècle, et en même temps la pratique du russe populaire sont un trait caractéristique du langage de la noblesse à cette époque, qui fut souvent l'objet de représentations caricaturales⁵⁴. Or, à en juger notamment d'après les textes de nos diaristes, cette particularité mérite plutôt d'être remise en valeur. La maîtrise de différents modes d'expression, le passage immédiat d'un registre à l'autre témoignent de cette culture protéiforme, propre à la Russie, qui permit de s'orienter librement à travers plusieurs pratiques culturelles, leur intelligibilité et leur synthèse et favorisa en même temps le maintien, par rapport à ces pratiques, d'une certaine distance et la sauvegarde de son espace culturel traditionnel.

Bibliographie

GREČANAJA Elena, *Literaturnoje vzaimovosprijatie Rossii i Francii v religioznom kontekste epohi (1797-1825) (Interactions littéraires russo-françaises et le contexte religieux [1797-1825])*, Moscou, IMLI RAN, 2002.

GREČANAJA Elena, VIOLLET Catherine, « Dnevnik v Rossii v konce XVIII-pervoj polovine XIX v. kak avtobiografičeskoe prostranstvo » (« Le journal intime en Russie à la fin du XVIII^e siècle et à la première moitié du XIX^e siècle comme espace autobiographique »), *Izvestija AN (Messenger de l'Académie des sciences)*, t. 61, n° 3, 2002, p. 18-36.

50. RGADA, fonds 1280, inventaire 1, n° 134, f. 73.

51. OR RGB, fonds 336/II, carton 47, n° 2, f. 133v.

52. *Ibid.*, n° 6, f. 15.

53. *Ibid.*, n° 5, f. 26.

54. V. Vinogradov Viktor, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov, op. cit.*, p. 223-227.

KERN Anna (Markova-Vinogradskaja), *Vospominanija. Dnevnik. Perepiska (Souvenirs. Journaux intimes. Correspondance)*, Moscou, Xudlit, 1974.

LEY Francis, *Madame de Krüdener. 1764-1824. Romantisme et Sainte Alliance*, Paris, Éditions Honoré Champion, 1994.

—, *Alexandre^{1er} et sa Sainte Alliance (1811-1825)*, Paris, Fischbacher, 1975.

MAKSIMOVA M., « Meščerskaja Sof'ja », *Russkije pisateli (Écrivains russes)*, Moscou, Bol'saja rossijskaja enciklopedija, t. 4, 1999, p. 41-42.

PYPIN Aleksandr., *Masonstvo v Rossii : XVIII i pervaja četvert' XIX v. (La franc-maçonnerie en Russie : premier quart du XIX^e siècle)*, Moscou, Vek, 1997.

SAVKINA Irina, « Pišu sebja... » : *Avtodokumental'nye ženskie teksty v russkoj literature pervoj poloviny XIX veka (« Je m'écris... » : textes autobiographiques des femmes russes et la littérature russe de la première moitié du XIX^e siècle)*, Tampere, University of Tampere, 2001.

SAXAROV Vsevolod, « Masonstvo, literatura i ezoteričeskaja tradicija » (« La franc-maçonnerie, la littérature et la tradition ésotérique »), *Masonstvo i russkaja literatura (La franc-maçonnerie et la littérature russe)*, V. Saxarov (éd.), Moscou, 2000, p. 3-29.

VINOGRADOV Viktor, *Očerki russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vekov (Essais sur la langue littéraire russe du XVII^e-XIX^e siècle)*, Moscou, Vysšaja škola, 1982.

VIOLLET Catherine, « Diaristes francophones en Russie (XIX^e siècle) : une triple marginalité ? », *Études féminines/gender studies en France et en Allemagne*, R. von Kulesa (éd.), Fribourg-en-Brisgau, 2004, p. 145-152.

—, « Motivations et réticences chez les jeunes diaristes russes (XIX^e siècle) », L. Louvel et C. Rannoux (éd.), *La Licorne*, « La Réticence », Rennes, PUR, n^o 68, 2004, p. 389-396.